

Documents pontificaux

Décret Chinois, Tonkinois et Cochinchinois de béatification ou déclaration de martyr de Jean Gabriel Taurin Dufresse, évêque de Tabarca et vicaire apostolique du Su-Tchuen, de Pierre Dumoulin-Borie, évêque élu, de François-Isidore Gagelin, missionnaire apostolique et pro-vicaire général de Cochinchine et de leurs compagnons, mis à mort en haine de la foi par les idolâtres.

SUR LE DOUTE

EST-IL CONSTATÉ QU'IL Y A MARTYRE, CAUSE DE MARTYRE, ET SIGNES OU MIRACLES DANS LE CAS ET POUR L'EFFET DONT IL S'AGIT ?

L'Eglise, qui est sortie du côté du Christ, et qui, dans la suite, a été continuellement empourprée du sang des martyrs, témoigne, par ce prodige même de courageux amour, son origine divine. Et si, comme l'a écrit Tertullien, *le sang des martyrs est une semence de chrétiens*, il est permis à l'Eglise de se glorifier de ce que, jusqu'à nos jours, cette semence n'a cessé de se répandre avec une très grande abondance sur le champ du Seigneur pour le féconder.

Mais combien il est opportun, aujourd'hui, de rappeler les exemples des hommes courageux et surtout les plus récents, ceux qui sont presque sous nos yeux. C'est ce que chacun comprend facilement, surtout s'il considère en lui-même quelle est l'inconstance et la coupable faiblesse de notre âge, depuis surtout qu'il s'est mis à se détacher de la soumission due à la vraie foi et à se laisser entraîner à tout vent de doctrine. Et, parmi les plus récents athlètes du Christ, il faut compter Jean-Gabriel Taurin Dufresse et plusieurs de ses compagnons, au nombre de 49, dont voici les noms :

Augustin Chapdelaine, Augustin Tchao, Paul Lieou ou Liou, Joseph Yenu ou Ven, Thaddée Lieou, Pierre Lieou ou Ouen Yen, Pierre Ou, Joachim Ho, Laurent Pe-Man, Agnès Tsao-Kouy, *en Chine* ;

Pierre Dumoulin-Borie, Jean-Charles Cornay, Augustin Schœffler, Pierra Khoa, Vincent Diem, Pierre Tuy, Jacques Nam, Joseph Nghi, Paul Ngan, Martin Thinh, Paul Khoan, Pierre Thi, André Dung ou Lac, Jean Dat, Luc Loan, Pierre Tu, François-Xavier Can, Paul Mi, Pierre Duong, Pierre Truat, Jean-Baptiste Thanh, Pierre Hieu, Antoine Dich, Michel Mi, Martin Tho, Jean-Baptiste Con, Jean-Louis de Gonzague Bonnard, *au Tonkin* ;

François-Isidore Gagelin, François Jaccard, Joseph Marchand, Emmanuel Trieu, Philippe Minh, André Trong, Thomas Thien, Paul Doi Buong, Antoine Quinh Nam, Simon Hoa-Mathieu Gam, *en Cochinchine*.

Dans l'empire chinois, au Tonkin, en Cochinchine, ces hommes, rivalisant d'émulation avec les antiques chrétiens, n'hésitèrent pas à subir les supplices les plus atroces, soit pour conserver la Foi chrétienne qui était alors, en ces contrées, proscrite par les tyrans, soit pour la propager parmi les barbares : les uns furent liés à un poteau et eurent la gorge étranglée par la corde, les autres furent mis en croix ; pour la plupart ils eurent la tête tranchée et rendirent ainsi au Christ le plus suprême témoignage. Et ce témoignage ne fut pas donné seulement par des hommes revêtus des Ordres sacrés et dont la gloire a rejailli surtout sur la Société des Missions Etrangères, qui, jusqu'à présent, a si magnifiquement contribué à l'extension de la religion, mais encore à d'autres, sortis des rangs du peuple. Et, parmi ceux-ci, un jeune soldat, André Trong, bien digne du courage de sa mère, donna l'exemple du plus admirable courage. Cette mère, imitant la Mère de Dieu plongée dans la douleur, assista au supplice de son fils, réclama au tyran sa tête tranchée et la reçut sur son sein.—Le récit du martyre de ces chrétiens s'étant répandu au loin et de toutes parts, et leurs preuves ayant été examinées suivant les règles établies, LE SOUVERAIN PONTIFE LÉON XIII, par un décret du dixième jour des calendes de décembre de l'année MDCCCXCVII (1897), accorda, dans sa bienveillance, que le doute sur le martyre lui-même, sur sa cause et sur ses signes, pût être discuté dans une assemblée particulière de la Sacrée Congrégation des Rites avec le vote des prélats officiers.—Cette assemblée a été tenue le dix-neuvième jour des calendes de mai de cette année au palais du Vatican, où le Rme cardinal Gaëtan Aloisi Masella, rapporteur de la cause, proposa le doute : *Si le martyre, la cause du martyre et les signes ou miracles sont établis dans le cas et pour l'effet dont il s'agit*. Les Rmes Pères Cardinaux et les Prélats Officiers émirent chacun leur vote. Mais Sa Sainteté, après avoir entendu le rapport de la cause fait par le Rme cardinal Camille Mazzella, évêque de Préneste, préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, différa de faire connaître sa sentence.

Mais aujourd'hui, VIe dimanche après la Pentecôte, en la fête de la Visitation de Sainte Marie, après le Saint Sacrifice, célébré suivant les rites, Sa Sainteté manda les susdits cardinaux : Camille Mazzella et Gaëtan-Aloisi Masella, avec le R. P. Jean-Baptiste Lugari, Promoteur de la Sainte Foi, et moi, secrétaire sousigné, et, en leur présence, déclara, par solennel décret :

“ Qué le martyre, la cause du martyre et les signes ou miracles sont établis dans le cas et pour l'effet dont il s'agit en ce qui

concerne quarante-sept de ces chrétiens ; quant aux vénérables serviteurs de Dieu, Mathieu Gam et Jean-Louis Bonnard, bien que les signes ou miracles ne soient pas établis, cependant, comme le martyre et la cause du martyre sont certains, il peut être procédé aux actes ultérieurs dans le cas et pour l'effet dont il s'agit.

Il a ordonné ensuite, le sixième jour des nones de juillet MDCCCXCIX (1899), que ce décret fût publié et rangé parmi les actes de la Sacrée Congrégation des Rites.

C..., évêque de Préneste, cardinal MAZZELLA,
préfet de la Sacrée Congrégation des Rites.

Place † du sceau.

Diomède PANICI,
secrétaire de la Sacrée Congrégation des Rites.

L'américanisme au Canada

L'*hermésianisme* a eu peu de retentissement au Canada, moins que dans la plupart des autres pays. Les catholiques canadiens, à l'époque où les erreurs d'Hermès étaient en vogue, se reposaient encore dans leur pleine soumission à leurs pasteurs et dans leur foi simple " célèbre dans le monde entier. " A peine s'est-il trouvé quelques esprits pour faire écho aux doctrines de Germanie et parler de l'indépendance de la philosophie.

L'*italianisme* n'a pas eu non plus beaucoup de partisans au Canada. Les sectaires seuls ont applaudi aux attentats de la révolution italienne ; tous les catholiques en ont eu horreur et continuent de les détester.

Il n'en est pas de même de l'*américanisme*.

Il a infecté et infecte encore beaucoup de catholiques canadiens.

Un certain nombre d'entre eux sont allés aux Etats-Unis, y ont séjourné cinq, dix, quinze, vingt-cinq ans et en ont rapporté les goûts et les idées des Yankees.

Ils ont perdu la simplicité des ancêtres pour les vêtements et la table ; ils aiment le luxe des habits, des meubles, des équipages ; ils recherchent les délicatesses et les raffinements de la bonne chère. C'est par ces Canadiens revenus des Etats-Unis qu'a commencé, il y a trente ou quarante ans, ce mouvement fâcheux qui altère insensiblement depuis lors les anciennes mœurs patriarcales de la Province de Québec et jette le peuple canadien, autrefois si droit et si paisible, dans l'amour des nouveautés et l'agitation libérale.

Mais le mal ne s'est pas borné à l'introduction du luxe et de la bonne chère.

Admirateurs des Yankees, chez lesquels ils ont vécu et qui ont séduit et gâté leur esprit, les Canadiens demandent des réformes qui mettent le Canada, disent-ils, à la hauteur des Etats-Unis, des réformes dans le gouvernement, dans les lois, dans les écoles, dans l'esprit public. Les prêtres, selon eux, sont trop puissants, il faut écarter la religion de l'administration publique. Les écoles sont mal tenues, parce que l'enseignement est sous la direction du clergé ; il faut les placer sous des chefs laïques, créer par exemple un ministère d'instruction publique pour les rendre plus florissantes.

" Il faut modifier notre système d'éducation afin que, dans toutes les branches, dans toutes les carrières, les Canadiens-français ne soient pas sur un pied d'infériorité. L'idée se répand de plus en plus que l'étude *des langues mortes* occupe une trop large place dans notre système d'éducation, qu'on devrait donner plus de temps *aux langues vivantes* et aux *sciences dont la connaissance est devenue indispensable*. Croit-on que si Laurier parlait le grec comme Démosthènes au lieu de parler l'anglais comme Gladstone, il serait aujourd'hui le premier ministre de son pays ? (1) "

Ces hommes ne prononcent pas les mots d'écoles *publiques* ou *nationales* ; mais ils hasardent déjà ceux d'*instruction gratuite, obligatoire et laïque*. Ils dépriment systématiquement les écoles si florissantes de la province de Québec, et demandent qu'elles soient organisées sur le modèle des établissements anglais : dans celles-là, disent-ils, on fait beaucoup trop pâlir les élèves sur le latin et le grec, on les retient trop longtemps sur les belles-lettres, on leur parle trop de l'humilité, de la patience, de l'amour de Dieu ; dans ceux-ci, on leur donne plus de connaissances en mathématiques, en physique, en chimie, en histoire naturelle, l'enseignement est plus *pratique*. " Les rapports officiels ne constatent-ils pas l'infériorité de notre province sous le rapport de l'éducation ? Tous les hommes qui ont à cœur l'honneur de notre nationalité devraient faire un grand effort pour nous sortir de cette position humiliante (2) " c'est-à-dire renions nos traditions et notre esprit, acceptons les méthodes anglaises et nous deviendrons un grand peuple.

Ces Canadiens malades de l'américanisme se montrent les partisans fanatiques des Yankees jusqu'à applaudir à des atten-

(1) L. O. David, *Le clergé canadien*.

(2) *Ibid.*

tats contraires au droit naturel et au droit des gens. Dans la récente guerre, fsi manifestement injuste, des Etats-Unis contre l'Espagne, ne les avons-nous pas entendus battre des mains devant les triomphes des agresseurs et l'écrasement des victimes, et se réjouir des iniques spoliations de la république usurpatrice ?

Il se rencontre même des catholiques canadiens qui vont jusqu'à désirer l'annexion de leur pays aux Etats-Unis. Selon eux, les produits canadiens trouveraient dans la grande république d'utiles débouchés et prendraient par là plus de valeur ; d'autre part, les machines fabriquées en grand dans les manufactures des Etats-Unis entreraient librement au Canada, ce qui aurait pour effet de diminuer les dépenses des cultivateurs.

" Les Yankees savent faire de l'argent ; ils nous apprendront cette industrie précieuse que nous ne savons pas trouver de nous-mêmes. Ils ont l'esprit inventif et entreprenant ; ils nous feront sortir de l'inaction et de la routine et allumeront en nous la soif du progrès et le génie créateur. Ils ont une multitude de capitaux ; en les jetant sur notre marché, ils feront ruisseler l'or parmi nous. Ils nous aideront à exploiter le bois et les mines qui abondent au Canada, mais qui, faute d'entrepreneurs et d'actionnaires, restent improductifs. C'est ma conviction, nous ne sortirons de notre pauvreté que lorsque nous ferons partie des Etats-Unis."

Ces hommes désirent ainsi que le Canada soit annexé à la grande république voisine pour qu'il soit emporté dans son mouvement d'entreprises et d'affaires, dans ses progrès, dans sa civilisation et même, jusqu'à un certain point du moins, dans les idées et l'esprit qui y règnent. Ils regardent leur pays comme végétant dans des principes et des institutions rétrogrades ; ils voudraient le jeter dans le tourbillon de la vie américaine, pour l'arracher à la routine d'un état inférieur et le faire marcher à pas de géant dans les voies du progrès moderne.

Hélas ! il faut le dire tristement, mais nettement, les Canadiens catholiques qui veulent l'annexion de leur pays aux Etats-Unis sont traîtres à leur religion, à leur langue et à leur race. Annexer le Canada aux Etats-Unis, c'est le livrer à la domination de l'Anglais protestant. Est-il croyable que des hommes de sang français et de religion catholique, dans la lutte séculaire des deux races et des deux religions, désertent la cause sacrée de leur race et de leur religion, pour se faire lâchement les esclaves de la race anglaise et de la religion protestante ? Nous ne voulons pas la guerre entre les deux peuples ; non certes ! Mais nous voulons que la race française catholique continue de subsister et de vivre au Canada sans être assimilée à sa rivale, se perdre et disparaître

en elle. La province de Québec garde une place importante au Parlement d'Ottawa et dans la Puissance du Canada; quelle influence aurait-elle au Sénat de Washington et dans la Confédération des Etats-Unis? N'est-ce pas un des rêves de la franc-maçonnerie d'affaiblir graduellement et de détruire les peuples de race latine? Ne veut-elle pas d'abord achever de les anéantir dans l'Amérique du Nord, et pour cela réunir le Canada aux Etats-Unis et englober l'unique province française de l'Amérique du Nord dans la vaste agglomération yankee, où elle se perdra comme une goutte d'eau dans l'océan?

Canadiens-français, pourriez vous bien vous résigner à voir votre race disparaître au Canada et se fondre dans la race anglaise?

DOM BENOIT.

UNE MISSION EN ABYSSINIE

L'intéressant article suivant est extrait du *Mois littéraire et pittoresque*, de Paris, livraison de juillet.

Protégée par une ceinture de montagnes escarpées qui se dressent sur ses frontières comme des citadelles, l'Abyssinie a pu, depuis treize siècles, conserver en face de l'Afrique musulmane sa complète indépendance. Mais ces immenses tours de granit, dont le sommet se perd parfois à 11,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, n'abritent pas seulement des phalanges de guerriers toujours prêts à la lutte. Elles servent aussi d'asile à des communautés de moines et de religieuses. Beaucoup de ces monastères, bâtis sur des rochers à pic, sont séparés du monde par de véritables abîmes. Pour y parvenir, l'étranger, hissé au moyen de deux longues cordes, se voit condamné à une ascension périlleuse.

Mgr de Jacobis, le premier vicaire apostolique de l'Abyssinie, raconte en ces termes, dans une lettre à M. Spaccapietra, comment il a fait son entrée dans le couvent de Dunfo: "Point de chemin visible à la surface du rocher, point d'entrée qui nous annonçât une avenue souterraine. Seulement deux longues cordes pendaient d'en haut sur l'abîme. C'est avec elles que les moines, aidés par de jeunes paysans, font arriver jusqu'à eux les étrangers qui désirent visiter leur désert.

"Je me décidai avec une certaine appréhension à me faire hisser par cet appareil étrange. Et me voilà triomphalement élevé dans les airs, choquant le rocher rebondissant, choquant encore comme l'eût fait un bloc de pierre."

Dans ces asiles de la prière et de la science, se trouve conservé le précieux dépôt des livres *Gheez* (livres écrits en langue sacrée).

Parmi eux on remarque la *Somme théologique*, si célèbre dans ce pays sous le nom de *Haimanuota Abau*, qui, sur bien des points, rend un éclatant témoignage à la foi de l'Eglise romaine à laquelle, pendant deux siècles, l'Abyssinie est restée fidèle, en dépit des efforts des eutychéens et des nestoriens.

Fille de l'Eglise d'Alexandrie, l'Eglise d'Abyssinie a eu pour premier évêque un disciple de saint Athanase. Dans la première partie du ive siècle, un navire syrien qui avait abordé dans un port éthiopien était capturé par les indigènes qui massacraient l'équipage. Deux jeunes gens seuls, Frumence et Edésius, étaient épargnés et conduits à Axam, la capitale. A la mort du roi, Frumence, à qui la reine confiait l'éducation de son fils, entra dans les conseils du gouvernement et profitait de son ascendant pour prêcher et répandre la foi catholique. A la majorité de son royal élève, Aizana, il se rendait à Alexandrie et était sacré évêque par saint Athanase qui l'appelait Pacifique ou Salama. C'est le nom sous lequel il est encore connu aujourd'hui. En dépit des manœuvres des ariens qui lui opposaient l'Indien Théophile, Frumence préservait le pays de la contagion, et l'Abyssinie devenait l'asile des catholiques persécutés par Constance.

Le catholicisme prit une rapide extension dans ce vaste empire qui, au vie siècle, s'étendit de la Mecque à Mélinna, de Syène à l'Equateur. Les monastères se multiplièrent, et, à leur ombre, on vit éclore une véritable floraison de saints.

Le roi conquérant, Caleb, mérita par ses vertus de figurer dans les martyrologes grec et romain sous le nom d'Elesbaan. Ce puissant souverain, qui avait forcé les Arabes à reconnaître sa domination, marchait pieds nus, couvert d'un sac. Sa seule joie était de visiter les églises ou d'entendre les prédications des solitaires.

A la fin de sa vie, après avoir abdiqué et envoyé sa couronne au Saint-Sépulchre, il se retira dans une grotte où il sanctifia ses derniers jours par les exercices de la plus austère pénitence.

A la faveur des révolutions que l'invasion musulmane provoqua dans l'empire romain, l'hérésie eutychéenne infiltra son venin parmi ce peuple qui avait jusque-là conservé dans toute sa pureté la foi catholique.

Depuis la fondation de leur Eglise, les Abyssins étaient allés chercher leurs évêques à Alexandrie, où saint Athanase avait sacré leur premier apôtre. Quand les Arabes, grâce à l'appui des Coptes eutychéens, se furent emparés de l'Egypte et eurent chassé le patriarche catholique d'Alexandrie, la députation abyssine, qui, selon l'usage, était venue demander un pasteur à l'Eglise-mère, ne trouva en Egypte qu'un hérétique, le Cophte eutychéen Abba-Benjamin. Celui-ci, bien que résidant au Caire, s'arrogeait le titre de patriarche d'Alexandrie. Désireuse de remplir coûte que coûte sa mission, la délégation accepta les yeux fermés l'*Abouna* (1) que lui donna Benjamin. Avec ce pasteur indigne, elle ramena une douzaine de moines, tous imbus des erreurs d'Eutychès.

Ce choix fut l'objet de très nombreuses protestations. Mais les Abyssins, craignant de rester sans évêque et sans prêtre, n'osèrent

(1) C'est le nom que les Abyssins donnent à leur évêque.

rent rompre avec l'hérétique, dont cependant ils n'acceptaient les enseignements qu'avec défiance. De peur d'embrasser les erreurs d'Eutychès, beaucoup tombèrent dans celles de Nestorius. Bientôt, à la faveur de ces divisions, les erreurs et les superstitions les plus monstrueuses acquirent droit de cité au milieu de ce peuple dévoyé, demeuré sans guide. Les traditions primitives s'altèrent et la religion ne fut plus qu'un amalgame sans nom de pratiques et de doctrines incohérentes qui ne faisaient qu'augmenter la confusion des idées.

Telle était, au point de vue dogmatique, la situation de l'Abyssinie, quand, en 1839, la Propagande confia aux fils de saint Vincent de Paul la vaste préfecture apostolique comprenant "l'Ethiopie et les pays limitrophes". Mgr Justin de Jacobis, mort en odeur de sainteté, était le premier chargé de cette mission.

A plusieurs reprises déjà, des efforts avaient été tentés pour ramener les Abyssins au giron de la véritable Eglise. Au xve siècle, le roi Zarée Jacob, désireux de se débarrasser du joug des patriarches hérétiques d'Alexandrie, avait envoyé deux moines au Concile de Florence. Ces deux pèlerins, trahis par un esclave, avaient été mis à mort à Alexandrie sur l'ordre du sultan.

En 1540, vingt ans après le débarquement de Vasco de Gama à Massouah, le prêtre portugais Bernardy avait été créé par le pape Paul III patriarche d'Abyssinie. Il n'avait pas tardé à être exilé. En 1550, sur la demande du prêtre abyssin, Pierre, venu à Rome réclamer des missionnaires, saint Ignace de Loyola avait envoyé un de ses disciples, le P. André Oviedo, rejoint plus tard par le P. Francesco Lopez. Au commencement du xvii^e siècle, un autre disciple de saint Ignace, le P. Paez, très versé dans les mathématiques, la médecine, l'histoire, les langues, convertissait le roi Socinios. A sa mort, en 1624, la religion florissait dans le pays. Mais la sévérité du patriarche Mendez, un édit malencontreux du roi qui ordonnait à ses sujets d'embrasser sans retard la religion catholique provoquaient une réaction. Le roi fut contraint d'abdiquer, et son fils Fasilidas expulsa tous les missionnaires.

D'autres tentatives eurent lieu dans le courant des xvii^e et xviii^e siècles. Elles furent infructueuses. En 1648, quatre Capucins envoyés en Abyssinie par la Propagande étaient décapités. En 1752, trois Franciscains réformés d'Egypte arrivaient à Gondar. Ils étaient obligés d'en repartir aussitôt.

Enfin, en 1838, à la suite du voyage des savants français MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie, les gens du Tigré acceptèrent un prêtre catholique, M. Sapeto, qui accompagnait les explorateurs. A son premier retour en Europe, M. Antoine d'Abbadie portait au pape Grégoire XVI la profession de foi d'une centaine de gens du Tigré, et le Souverain Pontife chargeait deux Pères Lazaristes napolitains, Mgr de Jacobis et M. Montuori, d'évangéliser ce pays qui donnait de belles espérances.

Né le 10 octobre 1800, dans la Basilicate, province du royaume de Naples, entré dans la Congrégation de la Mission en octobre 1818, Justin de Jacobis, le septième d'une famille de quatorze enfants, s'était fait remarquer par son humilité, sa tendre piété vis-à-vis de la Très Sainte Vierge. Missionnaire plein de zèle, il

était depuis quelques mois à peine supérieur de la maison de Naples, quand le Pape l'appela à Rome pour l'envoyer avec le titre de préfet apostolique auprès des populations éparses entre le Nil et la mer Rouge.

Au moment de l'arrivée du préfet apostolique, l'Abyssinie était divisée en trois royaumes : le Tigré, le Choa, auquel se rattachait l'Ahmara, le Godjam. A la tête du Tigré se trouvait le cauteleux Oubié, à la politique ondoyante, qui, à cette époque semblait favorable aux missionnaires catholiques. Dans le Choa régnait le ras Ali, dont les attaches musulmanes excitaient la défiance. La reine Manan, sa mère, souveraine du royaume d'Ahmara, avait, pour obtenir le titre de Waizero, épousé un jeune homme de la famille de Salomon. Au Godjam, Guoscho, le grand-oncle du négus actuel, Ménélik, tenait les rênes du gouvernement.

Demeuré dans le Tigré, Mgr de Jacobis y avait déjà acquis une grande influence quand, en janvier 1841, le roi Oubié le pria de se mettre à la tête des députés qui, selon l'usage, devaient aller demander un abouna (un évêque) au patriarche copte d'Alexandrie. Tout d'abord fort surpris de cette proposition inattendue, le vicair apostolique répondit.

— J'irai, s'il m'est permis de travailler à la réunion du patriarcat avec Rome, dont malheureusement il est séparé depuis bien des siècles ; j'irai, si l'on ne m'empêche plus de bâtir des églises dans votre royaume ; j'irai, si vos députés m'accompagnent jusqu'à Rome, protester de leur obéissance et de leur respect au successeur de saint Pierre, au Vicair de Jésus-Christ, pour réclamer au moins son amitié, comme celle d'un souverain puissant.

C'était en réalité une fin de non recevoir, et le courageux apôtre, craignant d'avoir excité le courroux du roi, s'attendait à cueillir les palmes du martyr, quand, quelques jours plus tard, Oubié lui notifiait que toutes ces conditions étaient acceptées. Le rasé monarque projetait de se rendre maître de l'Abyssinie tout entière. Il avait l'espoir que ses avances au Souverain Pontife lui vaudraient l'amitié et l'appui de la France.

La députation que Mgr de Jacobis consentait à accompagner avait pour chef Apta Salassia, premier ministre d'Oubié. Au nombre de ses membres, on remarquait un moine célèbre par sa science, Abba Gebra Mikael, le premier docteur du royaume d'Ahmara, Atzié Johannes, le souverain nominal de l'Abyssinie proclamé négus en 1840, mais dont les ruines du palais de Gondar constituaient à peu près tout le domaine, était son disciple.

Né dans la belle péninsule du Godjam, arrosée par le Nil bleu, le moine avait enseigné l'astronomie, le comput ecclésiastique, la langue ancienne que seuls connaissaient les lettrés. Après une étude approfondie des doctrines des différentes sectes qui se partageaient le pays, convaincu de leur fausseté, il avait fait le serment de n'adhérer à aucune d'elles. Désireux de s'instruire, il était venu dans le Tigré où il avait composé un dictionnaire éthiopien très apprécié, quand il se mit en relations avec le préfet apostolique.

Il serait trop long de raconter les péripéties du voyage. Décimée par la peste qui faisait alors de grands ravages en Egypte, assaillie après son débarquement à Suez par les nomades du dé-

sert contre lesquels il fallut livrer des combats meurtriers, la caravane, embarquée à Massouah, à la fin de février, sur de petits navires arabes, n'atteignit le Caire, résidence du patriarche cophte, que le 1er mai.

Là elle fut en butte à des sollicitations de toute sorte. Le patriarche, homme rusé et fourbe, s'efforça de capter les bonnes grâces des Abyssins. Il mit tout en œuvre pour rendre Mgr de Jacobis suspect à ses compagnons. Il défendit aux députés, sous peine d'excommunication, de permettre que l'on élevât des églises catholiques dans l'empire du négus, d'aller à Rome ; leur interdit, leur enjoignit de cesser toute relation avec Mgr de Jacobis.

Mais ces menaces n'ayant produit aucun effet, le cophte qui, raconte un des députés, avait reçu de l'argent des Anglais, voulut au moins leur donner un évêque avant leur départ pour Rome. Il fit venir en toute hâte du monastère du Saint-Antoine un jeune homme : Abba Andreas.

—Voici un bon évêque qui a la vertu et la science nécessaires, dit-il, en présentant aux envoyés du négus le jeune moine qui, muni d'un mouchoir blanc rempli d'eau de Cologne, s'amusait à l'approcher du nez de ses futurs diocésains pour leur en faire respirer le parfum.

—Mais il est trop jeune, il n'a pas de barbe. Suivez les anciens usages. Faites venir trois vieillards vénérables, écrivez leurs noms qu'on mettra sur l'autel. On y dira la messe. Après on tirera au sort un des trois billets. Celui qui sortira le premier sera notre évêque.

Mais ces protestations ne furent pas écoutées et Abba Andreas était sacré sous le nom d'Abba Salama. Après les fêtes du sacre, que l'on célébra en dépeçant un buffle, le patriarche, remettant un manuscrit éthiopien aux députés, leur dit : " Disputez à présent avec votre évêque."

Abba Gebra Mikael demanda l'explication du texte : "*Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu.*— Adressez-vous au patriarche, repartit le nouvel évêque.—Mais quand vous serez en Abyssinie, faudra-t-il faire le voyage du Caire pour venir trouver le patriarche chaque fois que surgira une difficulté?—Vous n'êtes qu'un borgne, repartit Abba Andreas en colère.—Si j'ai perdu un œil, répondit le pauvre docteur du royaume d'Ahmara, je n'ai pas perdu la connaissance des mystères, mais vous (le nouvel évêque avait un œil malade), vous avez tout perdu, et vous êtes un parfait ignorant."

Bravant les excommunications du patriarche, les Abyssins, réduits au nombre de 23, suivaient à Romé Mgr de Jacobis. Le 17 août 1841, les chefs de la députation, Apta Salassia, le prêtre Abba Resedebra et Abba Gebra Mikael étaient reçus en audience publique par Grégoire XVI. Mgr de Jacobis et le prêtre éthiopien Gohba leur servaient d'interprètes. Le cardinal Mezzofante, qui assistait à l'audience, traduisait en italien la lettre envoyée au successeur de Pierre par le roi Oubié. S'excusant de ne pouvoir offrir, comme les rois mages, de l'or, à cause de la pauvreté de leur pays, les députés déposaient aux pieds du Souverain Pontife de l'encens et des aromates d'Abyssinie. Au lieu de myrrhe, triste

et
loi,
oi:

rin
Par
rem
d'or
por
de l
Die

y tr
Sal
au p
l'arg
carr
tôt,
tion
rom

voix
miss
cutez
de l'
chaî
à bo
force
M
œuvi
Dhal
pays
pauv
Jacob
l'Aby
évêqu
M
essay
avait
ne pe
nissan
ris (25
prélat
Oubié
obligé
A
pour r
avait
que ja
excite
Sémin
aposto
chassé

et lugubre symbole de la douleur qu'ils priaient le Seigneur d'éloigner de Sa Sainteté, ils lui présentaient quelques-uns des oiseaux les plus rares de l'Ethiopie.

En quittant Rome, comblés des bienfaits du Pape, les pèlerins prirent avec Mgr de Jacobis le chemin de la Terre Sainte. Parmi les riches présents que Grégoire XVI les avait chargés de remettre au prince Oubié, on remarquait un magnifique collier d'or auquel était suspendue une croix d'un travail remarquable portant ces paroles, qui indiquent bien les deux natures du Fils de Dieu : *Le sang de l'homme est le prix du salut, le mérite de Dieu en est le fondement.*

En rentrant en Abyssinie, Mgr de Jacobis et ses compagnons y trouvaient l'évêque hérétique Abba Andreas, devenu l'*abouna Salama*. Tout d'abord le prélat hérétique fit un accueil gracieux au préfet apostolique. Il envoya un de ses frères demander de l'argent au missionnaire dont il essayait sous main de contrecarrer l'action ; il accepta même une montre pour lui. Mais bientôt, furieux des progrès du catholicisme, il lança l'excommunication contre tous ceux qui auraient des rapports avec les prêtres romains.

Craignant de voir ses turbulents feudataires se soulever à la voix de l'*abouna*, le roi Oubié, tout en cherchant à ménager les missionnaires, n'osait les protéger ouvertement contre les persécuteurs. Ainsi, en 1844, Abba Gebra Mikael, le premier docteur de l'Ahmara, qui avait embrassé le catholicisme, était chargé de chaînes. Il serait mort dans sa prison si le prince Oubié, poussé à bout par les insolences de l'*abouna*, ne l'en eût arraché de vive force au bout de trois mois.

Mgr de Jacobis poursuivait au milieu de mille vicissitudes son œuvre d'évangélisation quand, à la fin de 1848, il rencontra à Dhalac, petite île voisine de Massouah, le vicaire apostolique du pays des Gallas, Mgr Massaïa. Ce fut durant la nuit, dans une pauvre cabane, devant un seul témoin, Fr. Pascal, que Mgr de Jacobis, nommé évêque de Nilopolis et vicaire apostolique de l'Abyssinie, recevait la consécration épiscopale de la main d'un évêque proscrit.

Mgr Massaïa avait vu, en effet, sa tête mise à prix. Il avait essayé de pénétrer dans le Tigré ; aussitôt l'*abouna* hérétique avait réclamé l'application d'une vieille loi existante portant qu'il ne peut y avoir qu'un seul évêque dans l'empire du négus et punissant de mort les contrevenants. Une récompense de 500 talaris (2500 francs) fut promise à celui qui apporterait la tête du prélat catholique. L'*abouna* avait même obtenu de l'ondoyant Oubié des soldats pour donner la chasse au vaillant missionnaire obligé de se cacher dans les montagnes.

Après son sacre, que les princes abyssins feignirent d'ignorer pour n'avoir pas à appliquer les terribles lois dont Mgr Massaïa avait failli être victime, Mgr de Jacobis reprit avec plus d'ardeur que jamais ses travaux apostoliques. En vain l'*abouna Salama* excite-il des séditions et envoie-t-il des bandes armées piller le Séminaire d'Alitiéna fondé par le courageux apôtre. Le vicaire apostolique n'hésite pas à aller trouver le roi du Tigré qui l'a chassé de ses Etats, et il lui parle avec tant de force, qu'Oubié

donne l'ordre à son premier ministre de remettre en liberté les prisonniers catholiques, prêtres ou laïques, et de restituer les objets pillés par les soldats. Enhardi par ce succès inespéré, l'homme de Dieu n'hésite pas à aller attaquer l'hérésie à sa source, dans la ville de Gondar, résidence du fanatique *abouna Salama*.

Soudain une révolution politique, qui emportait plusieurs dynasties, venait entraver les prédications de l'héroïque missionnaire. Fils d'une pauvre vendeuse d'herbes, Cassa s'était enrôlé dans les armées de la reine Manan, mère du ras Ali qui l'avait comblé de ses faveurs. Il n'avait pas tardé à se révolter contre sa protectrice qu'il avait dépouillée de ses Etats. Maître du royaume d'Ahmara, il avait imposé la paix au ras Ali, qui bientôt après perdait sa couronne, malgré son impétueux courage. Oubié et Guoscho, qui avaient assisté indifférents à l'écrasement de leur voisin, avaient enfin pris les armes. Guoscho victorieux avait mis en fuite les troupes de l'aventurier. On lui amenait enchaîné son rival. Il lui accorda la vie sauve. Cet acte de générosité causa sa perte. Cassa, libre de ses mouvements, déchargeait son pistolet sur son sauveur, qui, frappé d'une balle en plein front, tombait foudroyé. Epouvantée par la mort de son chef, l'armée victorieuse prenait la fuite. Oubié était à son tour dépossédé par le vainqueur qui s'était proclamé négus, sous le nom de Théodoros Ier.

Théodoros, en montant sur le trône, avait rêvé de rendre à l'Abyssinie son unité politique et religieuse. Maître absolu, il n'hésita pas à se faire l'instrument des passions de l'*abouna Salama*, qui, au milieu de la guerre civile, lui avait prêté un concours précieux.

Arrêté à Gondar, en 1854, séparé des prêtres et des moines indigènes convertis, qui étaient couverts de chaînes, Mgr de Jacobis quittait cette ville en 1855. Théodoros avait donné l'ordre de conduire l'évêque jusqu'à la frontière du Sennaar, et là, de le jeter dans la prison dite des Arabes. Mais l'escorte qui conduit le prisonnier, émue par la vue de ses souffrances, refuse d'accomplir cette ignominieuse mission. D'accord avec le gouverneur de Matamma, elle rend la liberté au captif et lui donne une somme d'argent. Moins heureux, les compagnons d'infortune du vicaire apostolique restés à Gondar sont soumis aux supplices les plus révoltants.

Le 28 août 1855, Mgr de Jacobis écrivait : " Non, je ne me sens pas la force de me rejouir de ma liberté, d'en parler seulement, quand je sens que je ne suis libre qu'à demi, puisque mes bien-aimés enfants de Gondar, cette autre moitié de mon âme, sont toujours en prison sous l'étreinte terrible du ghend."

Un de ces courageux confesseurs de la foi, Abba Gebra Mikael (esclave de saint Michel), dont le nom s'est retrouvé plusieurs fois dans ce récit, devait couronner par le martyre une vie consacrée tout entière à la recherche loyale de la vérité.

Ordonné prêtre en 1851, dans l'église d'Alitiéna, ce moine, qui avait acquis une renommée universelle en Abyssinie par sa science et ses vertus, venait de composer un catéchisme abyssin ; il avait donné à Mgr de Jacobis un concours très apprécié pour la

traduction en ghez (langue sacrée) de la théologie morale et dogmatique destinée aux prêtres indigènes.

Voici en quels termes le vicaire apostolique de l'Abyssinie, dans une lettre adressée de Massouah, le 30 novembre 1856, au cardinal préfet de la Propagande, racontait le glorieux martyr du prêtre abyssin, arrêté le 15 juillet 1854 à Gondar en même temps que son évêque.

“ Quant à ce généreux athlète, à peine eut-il été mis en prison que les satellites de l'aboua le frappèrent longtemps et rudement de coups de poing et de coups de bâton. Il en eut la poitrine comme brisée ; ses poumons furent attaqués ; une très forte hémorragie s'ensuivit. Il fut si maltraité que la nouvelle de sa mort se répandit le lendemain dans la ville.

“ Un de nos jeunes prêtres, confesseur de la foi, qui, avant d'être enfermé dans un autre cachot, avait été témoin des supplices infligés à ce généreux vieillard, lui dit un jour :

— Mon Père !

— Parlez, mon fils, je vous écoute.

— Voilà, dit le jeune prêtre, qu'on ne nous donne plus ni pain, ni eau, rien absolument ; et j'ai entendu qu'un jeûne semblable suffit pour faire mourir l'homme en trois jours. Ce temps pourtant doit être écoulé.

— Mon fils, dans ce réduit obscur, on ne distingue plus, tu le sais, la nuit du jour ; comment veux-tu compter ? je sais néanmoins qu'avec un jeûne comme le nôtre, on peut arriver à accomplir l'octave sans avoir rendu le dernier soupir.

— Dans tous les cas, mon Père, nous ne devons plus être éloignés de ce beau jour où il nous sera donné de voir Jésus à découvert et de nous rassasier de sa bienheureuse présence.

“ Le vieillard alors s'écria : “ Viens donc, ô bon Jésus, ô pain de vie et de lumière ; viens, ô Jésus.”

“ De plus en plus, ses forces s'épuisaient ; son grand âge, ses infirmités habituelles, le long jeûne qu'il venait de soutenir le jetèrent dans une espèce d'anéantissement. Un jour, bien qu'assis par terre, il tomba la tête en bas, sur le plancher incliné et disjoint du cachot. Sa tête passa par une ouverture avec une partie de son corps. Retenu par une grande poutre en bois, il resta deux jours entiers les jambes suspendues en l'air, sans qu'on vint le délivrer de cette cruelle position.”

Cinq mois après ce dur emprisonnement, le confesseur de la foi était conduit au camp de Théodoros et, sur la demande de l'aboua Salama, soumis au supplice du giraf.

Sur l'ordre du négus, deux robustes soldats frappaient au visage de 150 coups de giraf le vieillard qui tombait inanimé sur le sol. Théodoros se mit alors à crier. “ Les grands fouets des bouviers de l'Abyssinie et tous sur le seul œil qu'il a, afin qu'il crève ! ” Il ajouta : “ Que les plus robustes frappent sur les parties les plus sensibles de son corps, pendant que les premiers se reposeront.”

Alors on vit une troupe de bourreaux furieux se ruer sur leur victime et s'acharner sur son corps épuisé avec une férocité sans pareille. Mais tandis qu'on le frappe à coups redoublés, le martyr, d'une voix ferme et tranquille, affirme, en paroles magnifiques, son attachement inébranlable à l'infaillible enseignement

du pape saint Léon et du Concile de Chalcédoine, sur le dogme des deux natures en Jésus-Christ. Enfin les bourreaux, las de frapper, mettent fin à cet horrible supplice.

“ On aurait cru, raconte Mgr de Jacobis, que la victime devait être lacérée en lambeaux, quand, à la grande stupeur des assistants, le vieillard se leva et marcha sans appui, ne portant sur le visage aucune trace des tourments qu'il venait de subir, et montrant son œil tout brillant d'une merveilleuse lumière. Il rentra ainsi dans son cachot. Deux jours après commençait pour lui cette longue marche qui devait durer deux mois, à travers des routes impraticables ; il suivait, les fers aux pieds, l'armée d'expédition de Théodoros contre le roi de Choa.”

Au milieu de cette pénible marche, le généreux champion de la foi comparut devant le négus une seconde fois. *L'abouna Salama* et un agent du gouvernement anglais assistaient à l'interrogatoire. Le vieillard renouvela sa confession en ces termes : “ Je crois et j'adore en Jésus-Christ notre véritable nature humaine unie à la nature divine dans la personne du Verbe ; je crois et je confesse dans le Verbe fait chair deux natures et une seule personne.” Condamné à être fusillé et traîné sur le lieu du supplice, il n'échappait à la mort que sur les pressantes instances d'une multitude en larmes qui réclamait sa grâce.

L'officier chargé de le surveiller ne cachait pas son admiration pour cet intrépide confesseur. Il permettait au prisonnier d'instruire tous ceux qui venaient écouter sa parole. Il n'empêchait personne de lui offrir des subsistances. Au milieu de ce camp, investi presque tous les jours par les cavaliers gallas qui interceptaient les convois, Abba Gebra Mikael pouvait ainsi venir au secours des autres infortunes et distribuer aux soldats mourants de faim les vivres qu'on lui apportait.

L'heure où ce vaillant athlète du Christ devait recevoir sa récompense allait enfin sonner.

“ Il était, raconte Mgr de Jacobis, entièrement épuisé par tant de souffrances, lorsqu'il lui survint un affreux mal d'estomac, auquel se joignit la dysenterie. Comme il n'avait plus la force de se remuer, on fut obligé, en dépit des ordres du roi, de lui procurer une monture ; et, les jours de marche, on l'y attachait, plutôt qu'on ne l'y faisait asseoir, comme un cadavre presque inanimé. Les soldats, stupéfaits d'admiration, ne l'appelaient plus par son nom, mais lui donnaient celui de *Que dus Ghiorghis* (saint Georges). Ce Saint, d'après la légende abyssine, avait perdu sept fois la vie pour la religion, et l'avait recouvrée sept fois. Le bon Dieu voulut, à ce qu'il semble, lui confirmer le nom et le bel éloge des soldats ; car ce fut le 13 juillet, jour où le calendrier abyssin marque la fête de cet ancien martyr, qu'il appela à lui son serviteur, pendant que ce saint confesseur était en pleine marche et portait toujours les fers pour la gloire de Jésus-Christ.

“ Les soldats le pleurèrent d'abord, puis ils rompirent les anneaux de ses glorieuses chaînes et l'enterrèrent.”

Mgr de Jacobis envoya à la maison principale de la Mission, à Paris, plusieurs souvenirs du martyr, entre autres un manuscrit éthiopien écrit de la main d'Abba Gebra Mikael. Ce livre, que

l'on conserve comme une précieuse relique, est un cours d'astromie ancienne.

Quatre ans plus tard, l'apôtre de l'Abyssinie devait aller rejoindre le vaillant confesseur de la foi, dont il nous a retracé le martyre.

Expulsé de l'empire de Théodoros, il avait eu la joie de voir le gouvernement français lui obtenir de la Turquie, un terrain dans l'île de Massouah pour y bâtir une église. En 1860, la maison de Halaï, dans laquelle il avait offert l'hospitalité au comte de Russel, envoyé par Napoléon III auprès du négus, était assaillie par deux partisans de Théodoros, Zarái et Moussarghi. L'évêque était arrêté, emmené à Taconda et jeté en prison.

Rendu à la liberté après une captivité de vingt-deux jours, pendant laquelle il endurait les plus rudes souffrances, il quittait Halaï pour se réfugier sur la côte, dans la maison que les prêtres de la Mission avaient à Emcoullo.

Mais la fatigue et la maladie avaient épuisé les forces du vaillant missionnaire, qui, ne pouvant plus supporter la chaleur accablante de ce climat, reprenait, avec quelques compagnons, le chemin de la montagne. Il ne devait pas arriver au terme de son voyage.

Le 31 juillet 1860, vers 3 heures de l'après-midi, sur la pierre où il avait demandé à reposer, Mgr de Jacobis rendait son âme à Dieu.

P.-F. DOUMET.

Le mouvement catholique

AU CANADA

Les cérémonies du sacre de Mgr. Cloutier, troisième évêque des Trois-Rivières, ont été des plus imposantes. C'est S. G. Mgr. Bégin, archevêque de Québec, qui a fait fonction de consécrateur. Les évêques assistants étaient NN. SS. Blais, évêque de Rimouski, et Labrecque, évêque de Chicoutimi. Le sermon a été prononcé par Mgr. Gravel, évêque de Nicolet. C'est une superbe pièce oratoire. Nous croyions pouvoir en donner le texte à nos lecteurs; malheureusement, nous n'avons pu nous le procurer.

Douze archevêques et évêques et plus de 400 prêtres, venus de tous les coins du pays et de l'étranger, ont assisté à ces grandes cérémonies. La cathédrale, richement décorée pour la circonstance, était bondée de fidèles accourus de tous les points du diocèse et d'admirateurs venus d'un peu partout. Des adresses ont

été présentées au nouveau prélat de la part du clergé, des citoyens, des congrégations religieuses et des sociétés de bienfaisance. Dans sa réponse, Mgr. Cloutier s'est déclaré heureux de se dire le continuateur des traditions et des œuvres de Mgr. Laflèche, son regretté prédécesseur.

La veille du sacre, il y a eu réunion des évêques présents au grand salon de l'évêché. Rien n'a transpiré de ce qui s'y est dit ou fait.

Nous renouvelons à S. G. Mgr. Cloutier, à l'occasion de sa consécration, l'expression des vœux sincères que nous formons et des prières ardentes que nous adressons au ciel pour que son règne soit long, paisible et fructueux, et pour qu'il voie lui-même le triomphe des causes saintes à la défense desquelles il prendra désormais une part plus large. *Ad multos annos !*

M. Hugh John Macdonald a commencé une tournée politique dans toute la province du Manitoba, en prévision des prochaines élections générales. Le programme qu'il y expose ne nous intéresse que sur un point : la question scolaire. "Le gouvernement Greenway," a-t-il déclaré, "a réglé la question de façon à ne satisfaire personne. Si j'avais eu à la régler, je n'aurais pas agi comme il l'a fait. Mais, en ce qui me concerne, je veux bien considérer la question comme définitivement réglée et n'ayant plus la moindre actualité au point de vue politique."

Si M. Hugh John Macdonald est porté au pouvoir à la suite des prochaines élections provinciales, il s'apercevra sans doute que la question est loin d'être réglée, à moins que d'ici là, les autorités religieuses ne fassent aux catholiques le devoir d'accepter la situation telle qu'elle est. En attendant, nous le verrons avec plaisir culbutter le persécuteur actuel, quand ce ne serait que pour la leçon qu'offrira la défaite d'un homme public qui n'est arrivé à régner que par l'injustice et la fraude. Mais que le chef conservateur ne se berce pas de l'espoir qu'il aura lui-même un règne paisible, s'il ne donne lieu aux réparations qu'exige la justice.

Sur la demande de Sa Grandeur Mgr. O'Brien, archevêque d'Halifax, le Souverain Pontife a daigné récemment élever à la dignité de protonotaire apostolique M. l'abbé E. F. Murphy, recteur de la cathédrale de Sainte-Marie et vicaire-général. C'est toute une vie de vertus et de mérites que reconnaît et récompense cette haute marque de distinction.

Nous avons encore un autre protonotaire apostolique canadien, mais celui-ci vivant aux États-Unis, dans la personne de Mgr. Joseph Alfred Prévost, curé de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes, à Fall River, Mass.

Nous voyons par nos échanges des provinces maritimes que S. G. Mgr. Sweeney, évêque de St. Jean, N. B., et S. G. Mgr. Rogers, évêque de Chatham, ont demandé chacun un coadjuteur au Souverain Pontife. Mgr. Sweeney est âgé de 79 ans et Mgr. Rogers de 73 ans. Tous deux ont été sacrés évêques en 1860.

Nous lisons à ce sujet dans le *Moniteur Acadien* :

Puisqu'il est question de nouveaux évêques, il n'est pas hors de propos de rappeler ici que les cinq diocèses de la province ecclésiastique d'Halifax comptent à peu près 280,000 catholiques irlandais, écossais et acadiens, et que ces derniers sont au nombre de 120,000 à 130,000, c'est-à-dire tout près de la moitié.

Devant ces chiffres éloquents, on conçoit aisément quelle joie éprouveraient nos bonnes populations françaises si le Saint-Siège élevait à la dignité épiscopale un prêtre descendant des martyrs qui, en 1755, préférèrent l'exil à l'apostasie religieuse et nationale.

AUX ÉTATS-UNIS

Mme. R. Harding Davis fait, dans la *North American Review*, le procès des écoles publiques aux États-Unis. Elle rappelle que le credo qui sert de base au système de l'instruction publique peut se formuler ainsi ; "Égalité absolue devant le droit au savoir ; l'instruction mène à tout. Envoyez vos enfants à l'école ! Instruisez l'homme, enseignez-lui les mathématiques, la chimie, bourrez-le de science et il pourra tenir honorablement sa place dans l'univers. Devant la diffusion des lumières, disparaîtront non seulement l'ignorance, mais la pauvreté et le crime."

Elle se demande ensuite si ces écoles ont tenu leurs promesses et si elles ont été un bienfait pour le pays. Elle croit devoir reconnaître qu'il est difficile de répondre catégoriquement à cette question, mais elle mentionne des faits nets et indiscutables qui lui paraissent parler un langage significatif. Nous citons :

Dans le rapport des inspecteurs de l'Eastern Penitentiary, Pennsylvanie, pour 1898, nous lisons que 91 prisonniers étaient des récidivistes ; parmi ces criminels endurcis, neuf seulement ne savaient ni lire ni écrire.

Autre fait plus significatif : trois ans après l'ouverture des écoles populaires dans une localité de l'Ouest, on constata une augmentation notable du nombre des jeunes délinquants dans les prisons et les pénitenciers de la ville ; les vols simples et à main armée étaient à la vérité moins fréquents qu'autrefois, mais les infractions exigeant du savoir et de l'intelligence, le faux en écritures par exemples, atteignaient des chiffres effrayants : avec les années, le nombre des criminels instruits ne cessa de s'élever.

Il y a une quinzaine d'années, je me trouvais en un coin solitaire de la Louisiane où des Acadiens français avaient établi quelques fermes. Formant un clan isolé, ils avaient conservé le caractère, les mœurs, la façon de cultiver des ancêtres, joints à l'ignorance complète du monde extérieur. Bien peu d'entre eux savaient lire et écrire. Ils n'avaient ni chemins de fer, ni écoles, ni faiseurs d'affaires, ni politiciens, ni journaux. De mémoire d'homme, il n'y avait pas eu de meurtre commis dans le pays ; les délits mêmes étaient extrêmement rares. Ils travaillaient assez pour subvenir à leurs besoins. Ils allaient à la messe le matin et à la danse le soir. Ils étaient époux fidèles, tendres pères, amis sûrs ; ils formaient un petit peuple paisible, honnête, joyeux. Que voulez-vous de plus ? Le nom du pays aurait dû être Arcadie, et non Acadie. L'année suivante, j'entendis pourtant un conférencier philanthrope parler de l'ignorance profonde où croupissaient ces pauvres gens, et supplier qu'on l'aîdât à envoyer le maître d'école au milieu d'eux, à ouvrir la voie aux affaires, à l'industrie et à la civilisation.

J'ai connu autrefois aussi un village de la Nouvelle Angleterre dont presque tous les habitants mâles se livraient à la pêche de la baleine. Cette industrie est morte aujourd'hui dans ces contrées, les vieux pêcheurs ont disparu et la génération nouvelle montre avec orgueil les trois gigantesques bâtiments d'école et la bibliothèque populaire dominant les humbles maisons du village. Mais vous cherchiez en vain dans ces parages un habile ouvrier, une bonne couturière. Le travail manuel est méprisé, et quand on demande aux jeunes gens et aux jeunes filles ce qu'ils font pour tuer le temps, ils répondent : Nous postulons des places dans les administrations.

Où donc est le vice ? se demande-t-elle. Et elle croit le voir dans l'instruction distribuée à dose égale à tous les enfants, sans modération, sans discernement, quelle que soit la diversité des caractères, des aspirations, des conditions sociales, des aptitudes, des facilités d'assimilation, sans souci de la véritable formation intellectuelle et morale, et cela parce qu'il y a pour tous des possibilités d'avenir qu'on ne saurait prévoir.

C'est, nous le savons tous, dit-elle, la possibilité pour chacun "de faire son chemin" qui constitue la vraie grandeur de l'Amérique. Mais c'est aussi cette possibilité qu'on trouve à la base de notre mépris pour la tâche que nous assignent notre destinée ou nos capacités ; c'est le germe de notre prétentieuse vulgarité, de

notre brutalité sans pareille ; c'est encore ce qui nous fait attribuer une valeur aussi fautive à certaines choses, entre autres à l'érudition, au savoir encyclopédique. Sans la religion, sans la morale si vous voulez, ce savoir ne recule les barrières, ni de la misère, ni du crime, et s'il recule celles de l'ignorance, c'est seulement pour apprendre au scélérat à apporter dans la scélérateuse un art plus consommé, ou bien à connaître les moindres récrets de la loi criminelle, pour faire louvoyer entre eux sa barque d'homme d'affaires malpropres ou de grand bandit de la finance.

Restons sur cette conclusion. On ne saurait, en quelques traits, faire un tableau plus saisissant de vérité du produit des écoles publiques, c'est-à-dire des écoles neutres, telles qu'on les voit aux États-Unis. Voilà pourtant le système qui a le don de faire pâmer d'admiration et d'enthousiasme les réformateurs progressistes canadiens.

Il est sérieusement question d'un quatrième concile plénier qui serait tenu prochainement aux États-Unis. Le St. Père aurait même pris à cet égard l'avis de beaucoup d'évêques américains, et la Propagande serait à préparer les voies pour la convocation du concile. Celui-ci n'aurait pas à statuer sur des questions de foi, mais simplement sur des questions de discipline. Il y serait question, par exemple, de la formation de chapitres diocésains pour remplacer les consultants établis temporairement à la suite du 3me concile plénier de Baltimore. On s'y occuperait aussi de l'établissement de nouvelles paroisses canoniques, des relations entre les évêques et les prêtres, des biens d'Eglise et de leur administration. On croit que le concile supprimera également, en grande partie, les restrictions apportées à la juridiction des évêques.

Un correspondant romain prétend que l'on songe à Rome à remanier les diocèses de l'Etat d'Ohio, notamment en supprimant le diocèse de Columbus. On rattache à ce projet le séjour prolongé de Mgr. de Nashville à Rome.

AUTRES PAYS

ITALIE.—Le concile des évêques de l'Amérique latine vient de clore ses sessions. Les distingués prélats qui s'étaient réunis à Rome pour ce concile ont été reçus par le Souverain Pontife, qui les a félicités de leur parfaite concorde et de leurs travaux si féconds.

Dès le lendemain de l'ouverture de leur concile, les évêques avaient adressé au Pape une très belle lettre à laquelle celui-ci a répondu, le 23 juin, par un bref très élogieux que nous publierons dans notre prochaine livraison.

—Nous donnons dans notre présente livraison le décret concernant les martyrs de la Chine, du Tonkin et de la Cochinchine. On sait que ce décret était accompagné de deux autres : l'un concernant le bienheureux Jean-Baptiste de la Salle et l'autre le vénérable Alexandre Luzzago.

Voici sur ce dernier personnage une notice biographique empruntée à l'un des correspondants italiens de la *Croix*, Don Giuseppe :

Le jour de la Visitation, la Sacrée Congrégation des Rites était réunie devant le Pape pour entendre la lecture de décrets relatifs à la canonisation de quelques Saints. Parmi ceux-ci, le Vénérable Alexandre Luzzago est certainement une des figures les plus intéressantes et les mieux appropriées à notre temps.

Alexandre Luzzago naquit à Brescia, en 1551, d'une noble famille patricienne de cette ville. Sa position le destinait à la vie large et facile, elle le mettait à l'abri des nécessités de chaque jour et lui donnait place parmi les citoyens les plus honorables de sa ville natale. Après avoir fait ses études classiques, il voulut affronter celles, autrement difficiles, de la philosophie et de la théologie et obtint le doctorat dans ces deux branches, après des disputes publiques où ses qualités oratoires et sa science brillèrent d'un vif éclat.

Ses études semblaient le destiner à la vie religieuse, et, en effet, sa piété, son désir de la mortification, son amour pour la belle vertu de la chasteté indiquaient une âme désignée pour suivre dans le cloître la pratique des conseils évangéliques.

Mais les vues de Dieu diffèrent des nôtres ; il voulait que ce jeune homme restât dans le monde, partageât la vie de ses concitoyens et fût au milieu d'eux un exemple et un guide montrant comment la sainteté n'est pas le partage exclusif des religieux mais s'acquiert dans toutes les positions. Il suffit pour cela de le vouloir, et Alexandre Luzzago le voulait.

Il demanda son admission dans la Compagnie de Jésus, pour accomplir un vœu d'entrer dans cet Ordre célèbre. Il avait fait de fortes études théologiques, était riche, considéré, tout concou-

rait à lui rendre facile l'accueil de sa demande. Les Jésuites refusèrent de le recevoir. Sa vie était rompue, brisée, il se croyait au port et était brusquement rejeté en pleine mer ; mais c'était au milieu de cette mer qu'il devait se sanctifier. La caractéristique de la Compagnie de Jésus est l'obéissance absolue qu'elle exige de ses membres. Alexandre Luzzago reçut à sa maison son père, et celui-ci va lui tenir lieu de supérieur. Il dépendra en tout et pour tout de sa volonté comme le plus humble Jésuite n'est pour son supérieur qu'un bâton dans la main d'un vieillard qui en fait ce qu'il veut.

Alexandre était riche : il s'interdira de dépenser, pas même une obole sans en avoir auparavant demandé et obtenu la permission de son père. Il était libre de ses actions ; il demandera la permission de son père, non seulement pour quitter sa ville natale mais même pour sortir de la maison paternelle. Et cette obéissance était poussée à un si haut degré qu'elle lui coûta la vie. Son père lui demande de l'accompagner à Milan au tombeau de saint Charles Borromée, Alexandre avait la fièvre, et pouvait donc s'excuser sur la maladie. Il ne dit rien, obéit, accompagne son père, le mal s'aggrave, et il meurt à Milan en 1602, victime de son obéissance volontaire. Voilà un exemple qui vient à point à notre époque, où le respect pour l'autorité paternelle est considéré comme une chose de l'ancien régime, où la phrase courante est : " Ni Dieu, ni maître."

Alexandre ne se contente pas de distribuer d'une façon intelligente sa grande fortune ; donner ne suffit pas, il faut payer de sa personne. Aussi à la visite des hôpitaux et des prisons, il joint l'enseignement du catéchisme, il passe du chevet du malade aux Confréries qu'il a formées et qu'il dirige, et dans les conseils de la ville où il est accueilli comme un messager de paix. Il gagne des âmes à Jésus-Christ, et ne les abandonne ni jour ni nuit. Le jour il leur écrit des lettres, précieux monument de sa charité, de sa foi, de son amour pour Dieu ; la nuit il reste en prière devant le Saint Sacrement pour demander au Seigneur de donner l'efficacité à ses lettres.

C'est par les confréries, les associations de tout genre qu'Alexandre Luzzago fit un bien durable, et le Souverain Pontife, dans le décret d'héroïcité des vertus, fait ressortir ce trait particulier de la sainteté du grand serviteur de Dieu, montrant que les fruits de sa féconde activité durent encore aujourd'hui. A Brescia, en effet, ces associations sont florissantes, les catholiques sont unis et compacts dans toutes les questions qui touchent à l'Eglise, à la société, et les adversaires sont dans le vrai en disant que Brescia est la citadelle du cléralisme en Italie.

Les miracles que Dieu a opérés au tombeau du Vénéralable sont nombreux, éclatants, et il faut espérer que bientôt les habitants de Brescia pourront dire : " Bienheureux Alexandre, priez pour nous."

FRANCE.—Les journaux français nous apprennent que la mise en liberté du Frère Flamidien a été suivie de scènes scanda-

leuses provoquées par des bandes parfaitement organisées. On a attaqué les bureaux des journaux catholiques et les maisons religieuses. On a crié *A bas les juges* et acclamé le juge d'instruction Delalé qui a tenu à l'égard de l'accusé une conduite si manifestement odieuse.

Et les gens, qu'enrage le plus la mise en liberté d'un homme dont l'innocence est évidente, comptent parmi les plus chauds partisans de Dreyfus !

—La *Vie Catholique* publiait, il y a quelque temps, les statistiques suivantes :

Il est peu d'œuvres qui aient reçu, comme l'Œuvre de l'Adoration, à Montmartre, un aussi superbe épanouissement. Le total des adorateurs nocturnes, qui était de 3,915 en 1883, la première année où l'institution fonctionna sans interruption, est monté jusqu'à 22,685 en 1898.

L'adoration de jour est également en progrès. C'est à partir du 1er juin 1882 que la garde nocturne a pris un caractère absolument permanent ; ce n'est qu'au 1er août 1885 que l'adoration de la journée l'a égalée sur ce point.

En 1887, 488 dames avaient accompli, au pied du Saint-Sacrement exposé à Montmartre, un total de 5,648 heures d'adoration. Voici quatre ans, en 1895, elles n'étaient encore que 1,807 et n'avaient donné au Sacré-Cœur et à l'Eucharistie que 12,605 heures de garde. En 1898, on en a compté 3,664, qui ont offert à la divine Hostie, dans un temple national, un merveilleux bouquet de 41,320 heures d'hommages et de prières.

Ainsi, le monument de granit édifié par la France au Cœur de Jésus devient, de jour en jour, un des plus beaux monuments de ferveur et d'oraison qui soient élevés dans le monde.

—Dans une lettre à M. Auguste Roussel, directeur de la *Vérité*, Mgr l'archevêque de Bourges précise la signification de certains passages de la lettre que lui adressait dernièrement Léon XIII.

Voici le passage principal de la lettre de Mgr Servonnet :

Et puisque, au cours de votre article, monsieur, vous prétendez fournir une interprétation de l'acte pontifical, celle qu'un autre journal a dû abandonner, vous m'amenez à vous dire que les graves paroles de reproche écrites par le Saint-Père, dans sa lettre du 25 mai, étaient dirigées sans doute contre tous les réfractaires, mais l'étaient principalement (je dois le savoir et je le sais) contre le journal même auquel le cardinal Rampolla, il y a quelques années, disait au nom de Sa Sainteté :

“ La *Vérité* crée, d'une part, une atmosphère de défiance et de découragement, et, d'autre part, elle contrecarre et traverse ce mouvement concordant de volontés désiré par le Saint-Siège.”

—L'*Union catholique du personnel des chemins de fer* fondée l'an dernier dans le but de conserver chrétiens tous les membres du personnel des chemins de fer et d'améliorer leur sort par des institutions économiques et de prévoyance basées sur la solida-

rité, vient de fêter son premier anniversaire et de tenir son assemblée générale. Il y a eu consécration au Sacré-Cœur et séances d'étude.

Assistaient à cette assemblée, outre les employés de chemins de fer, l'abbé Garnier, missionnaire apostolique, le R. P. Lemius, supérieur des chapelains de Montmartre, l'abbé Reymann, directeur de l'*Union*, etc.

L'*Union* compte aujourd'hui plus d'un millier de membres.

— Dans le cabinet Waldeck-Rousseau, sauvé de la défaite parlementaire par l'intervention maçonnique du sectaire Brisson, au moins sept ministres sur onze sont francs-maçons. Ce sont MM. Waldeck-Rousseau, de Lanessan, Delcassé, Georges Leygues, Millerand, Pierre Baudin et Monis.

De Lanessan, le ministre de la Marine, est cet énergumène qui s'écriait à la fête solsticiale donnée par la L. *Clémentine Amitté*, le 13 mars '880 (*Monde maçonnique*, avril 1880, page 502) :

"Oui, nous devons écraser l'infâme ; mais l'infâme ce n'est pas le cléricalisme, l'infâme c'est Dieu !"

En France, on appelle couramment le nouveau cabinet *la dictature Reinach*.

— Il résulte des rapports soumis à l'une des dernières réunions du comité chargé d'assurer la participation des œuvres catholiques à l'exposition de 1900, que les œuvres sociales se proposent de prendre une grande part à l'exposition. Les œuvres de charité, cédant à une intempetive modestie, sont pour un certain nombre restées en arrière. On va s'occuper de remédier à ceci.

— M. Chesnelong, sénateur inamovible, vient de mourir. C'était l'un des catholiques les plus en vue de notre ancienne patrie et sa réputation d'éloquence était universelle.

M. Chesnelong était âgé de 79 ans. Il a été l'un des champions du pouvoir temporel du Pape et de l'enseignement catholique. Son influence a toujours été acquise à toutes les œuvres catholiques, et il a joué un grand rôle dans la défense religieuse.

— La secte maçonnique, prise à partie par tous les Français patriotes, se bat en désespérée. Ses journaux demandent avec rage l'expulsion du territoire français des Jésuites et des membres de toutes les congrégations non-autorisées, et la confiscation de leurs biens.

Qui l'emportera de Jésus ou de Barabbas ?

— Notre très suggestive extraite du *Radical* du 24 juin 1899 :

Dans sa ten.: soll.: du mardi 20 juin 1899, la R.: L.: les *Inseparables de l'Arc-en-Ciel* a voté à l'unanimité un ordre du jour de remerciement à notre Fr.: Loubet, pour son attitude nettement républicaine à la suite du complot réactionnaire d'Auteuil.

—De l'*Eclair*, journal très peu clérical :

Depuis longtemps déjà on a remarqué les succès de plus en plus nombreux que remportent sur les élèves de notre Université dans les concours ouverts en vue du recrutement des grandes écoles, les candidats fournis par les institutions dites libres, qui sont le plus souvent dirigées par des Congrégations religieuses.

BAVIÈRE.—Le télégraphe nous apprend que les récentes élections générales en Bavière ont été une débandade pour les libéraux, en même temps qu'un grand succès pour les catholiques, qui sont maintenant les maîtres absolus de la Chambre.

AUTRICHE.—La *Neue Freie Presse*, le grand organe juif de Vienne, déclare nettement, dans son numéro du 2 juillet, que l'ennemi combattu par les dreyfusards français et par les révolutionnaires belges est le même sous des formes différentes, et qu'il n'est autre que le cléricalisme. Voilà un aveu très net et qu'il est bon de retenir.

Une chose chagrine l'organe sémite, c'est que Vienne n'ait pas un Zola pour conduire la lutte contre Lueger et ses amis. Les affaires d'Israël vont mal à Vienne.

Tant mieux.

—D'après les données de Schœnerer, un des *leaders* du mouvement anticatholique, le nombre des apostasies provoquées par lui et ses amis jusqu'à la fin de juin, est de 3,252.

ESPAGNE.—La lutte anticléricale fait rage partout. En Espagne comme en France, on demande l'expulsion des Jésuites et d'autres religieux.

On dit qu'ici la campagne n'a aucune chance de réussite.

SYRIE.—On annonce la mort de Mgr Athanase Sabbag, évêque grec melchite de St. Jean d'Acre. Les *Missions catholiques* en donnent la biographie suivante :

Mgr Sabbag, qui vient de mourir, était né en Egypte en 1861. Il fit ses études au collège Patriarcal de Beyrouth, puis il

entra au Noviciat de l'Ordre Basilien de St-Sauveur. Ordonné prêtre, il fut d'abord curé de Deir-el-Kamar et peu après, à l'âge de 31 ans, élu général de l'Ordre de Saint-Sauveur. En 1894, le siège d'Acre étant devenu vacant, il en fut nommé évêque. Dans les cinq trop courtes années de son pontificat, il enrichit son diocèse de différentes communautés d'hommes et de femmes; Frères des Ecoles chrétiennes, RR. PP. Salésiens, Sœurs de Charité, et travailla à développer l'esprit de foi et de piété parmi ses ouailles. Le vaillant évêque tomba malade de la fièvre typhoïde le 4 mai et le 2 juin il s'éteignait doucement à l'âge de 38 ans.

CHINE.—Une lettre de Mgr Raynaud, lazariste, vicaire apostolique du Thé-Kiang, en date du 29 avril, donne de tristes, mais aussi de consolantes nouvelles de cette région :

Voici les dernières nouvelles du *Tai-tcheou*. C'est la quatrième chapelle détruite depuis mon retour de France. Ce n'est pas la dernière, et ce soir, par le retour du *Hay-men*, je crains bien de recevoir d'autres détails désastreux.

Jamais tant de troubles et de tempêtes et, en même temps, jamais de si nombreuses conversions. Il ne faut pas que ces épreuves refroidissent le zèle des bienfaiteurs, ni arrêtent le mouvement des vocations. Elles préparent une moisson pleine d'espérances; les ressources et les ouvriers suffiront de moins en moins à la recueillir.

C'est le moment marqué par la Providence pour assurer d'immenses conquêtes à la Foi. Pendant que les diplomates se précipitent sur la Chine comme sur une riche proie qu'ils veulent se partager, les cœurs apostoliques peuvent-ils demeurer indifférents à la vue de ce butin, mille fois plus précieux, des âmes qui les attendent? Elles viennent à nous par milliers. Si nous sommes incapables de leur donner le pain de la parole, les protestants sont prêts à nous supplanter. Eux, ils ont des régiments de faux apôtres et des trésors inépuisables.

Comme Vasco de Gama, nous sommes arrivés au Cap des Tempêtes, qui deviendra aussi le Cap de Bonne Espérance, en nous ouvrant une route sûre vers cette Terre promise, en nous donnant le moyen de planter la Croix sur un territoire immense, peuplé d'âmes bien disposées: il appartient à l'Eglise catholique qui l'a payé de tant de larmes, de tant de sacrifices et du sang de ses missionnaires!

* * *

Nous assistons peut-être aux dernières convulsions du paganisme, qui semble entrer en agonie. Dans sa chute il va broyer encore des victimes, faire couler des flots de sang, mais sa dépouille nous appartient. C'est nous qui avons terrassé le géant et conquis son domaine. Ce précieux héritage, assuré par des luttes séculaires, fruit d'efforts héroïques, payé de tant de vies généreuses, faudra-t-il en voir bénéficier des étrangers, des intrus, des ennemis? Non! nos Martyrs en tressailleraient de dou-

leur au fond de leurs tombes glorieuses ; ils montreraient leurs cicatrices pour protester contre une telle usurpation. Leur sang a marqué d'un sceau indélébile cette conquête au nom de l'Eglise catholique, et il faut qu'à leur voix de nouvelles générations d'apôtres se lèvent pour la défendre contre des assauts illégitimes et des empiètements sacrilèges. C'est un bien de famille que personne n'a le droit de nous contester. Ses limites sont marquées par les tombes de nos aînés : nous, leurs frères et leurs héritiers, ne réussirons-nous pas à en empêcher la profanation ?

Une seconde lettre, en date du 12 mai celle-ci, apporte des nouvelles plus sombres encore :

Notre situation ne fait que s'aggraver au Tai-tcheou. Voilà déjà sept chapelles brûlées ou détruites. Quant aux familles chrétiennes pillées, saccagées, incendiées, nous ne pouvons plus en indiquer le nombre. Les brigands sèment partout des ruines sur leur passage. Ils ont pris une cinquantaine de néophytes qu'ils gardent comme otages. Quelques-uns sont torturés d'une façon atroce. L'un d'eux, le plus influent de la région, a eu les deux pieds coupés et les yeux arrachés. Pas de défections : nos chrétiens tiennent bon et se réfugient à *Hay-men*, où nous ne savons plus comment les abriter.

Les bandes réunies de *In-vain-te* comptent environ 4 ou 5,000 brigands tous bien armés et plus violents les uns que les autres. Leurs drapeaux portent des inscriptions comme celle-ci : " Protéger le Royaume, exterminer la Religion." C'est assez clair.

* *

C'en est fait de tous nos établissements, sans une intervention vigoureuse. Je l'ai demandée et ne cesse de l'implorer avec instance depuis cinq semaines. Or, les Français n'ont aucun bateau dans les eaux de Chine et les mandarins laissent faire, prétendant qu'ils n'ont pas la permission de tirer sur ces vandales. Peut-être ont-ils peur du nombre ; peut-être sont-ils contents de nous voir ainsi écrasés. Du moins, pensent-ils, la crainte empêchera les progrès de la Religion : les chrétiens devenaient trop nombreux, le pays se couvrirait de chapelles, la croix allait tout dominer, etc. Pauvres gens ! Je ne les calomnie pas en leur prêtant de tels sentiments. Quelques-uns les ont exprimés assez haut et la conduite des autres ne laisse aucun doute. Naturellement les protestants, humiliés de nos succès, se sont rangés du côté de nos ennemis. Ils sont les plus ardents au pillage et à l'incendie. Pour rassurer les brigands, ils leur disent que tous les bateaux français ont été pris par les Anglais. Mais les honnêtes païens sont encore avec nous et voudraient résister.

* *

Abandonnés de tous ceux qui devraient nous secourir, n'avons-nous pas le droit et le devoir de nous défendre nous-mêmes ? Peut-on raisonnablement nous blâmer de ne pas vouloir nous laisser tondre par des pirates que nous pouvons combattre avec

avantage ? Trop longtemps déjà nous avons compté sur une protection qui ne vient malheureusement pas. Au lieu de gémir dans une attente inutile, de laisser les ruines s'accumuler sous le fer et la flamme, ne vaut-il pas mieux nous réunir pour courir sus à l'ennemi ? Peut-être. Nous sommes au mois de mai et la fête de Notre-Dame Auxiliatrice vient nous encourager en nous rappelant la victoire de Lépante. Le courrier de samedi nous inspirera une détermination.

En attendant, priez pour cette jeune chrétienté du Taïcheou qui a reçu le baptême du feu et du sang, encore vêtue de sa robe blanche, comme les vierges martyres de l'Eglise primitive. Nous pleurons, mais que de joies dans nos larmes à la vue du courage de nos néophytes et devant la perspective des nouvelles conquêtes que les épreuves d'aujourd'hui nous assurent pour demain !

CÔTE D'IVOIRE.—Une lettre du P. Rauchin, des Missions Africaines de Lyon, missionnaire à la Côte d'Ivoire, raconte la mort du R. P. Ray, préfet apostolique de cette région, et de ses compagnons, mort que nous avons déjà notée.

Les défunts sont tombés victimes de la fièvre jaune.

BRÉSIL.—Notre excellent confrère, la *Semaine religieuse* du diocèse de Québec, profite de la tenue du concile des évêques de l'Amérique latine pour publier d'intéressantes notes sur la situation religieuse du Brésil.

Nous allons les reproduire pour le bénéfice de nos lecteurs :

Sur les 104 évêques que compte l'Amérique du Sud, 56 sont actuellement réunis en Concile à Rome.

Ce que l'on attend de ce concile, Léon XIII l'a indiqué dans sa lettre de convocation : une réorganisation de la hiérarchie catholique, le progrès de la doctrine, l'affermissement de la discipline ecclésiastique, la réforme des mœurs.

Parmi les Etats de l'Amérique du Sud, l'un des principaux est le Brésil. Déjà plusieurs moyens ont été pris pour y produire une réforme religieuse : les résolutions du concile y aideront puissamment.

Le territoire du Brésil est presque aussi étendu que celui de toute l'Europe, bien que sa population ne soit que de 14 millions d'habitants. Il y a environ 11 millions de catholiques ; mais on sait que la situation religieuse y est lamentable.

D'abord, le nombre des prêtres y est absolument insuffisant. La province ecclésiastique du Brésil ne compte que 12 diocèses et 1500 paroisses. Le diocèse de Cuyaba, trois fois plus grand que la France entière, ne compte que 20 paroisses et 126 prêtres. Le diocèse de Para, équivalant comme superficie au tiers de l'Europe, n'a que 80 prêtres séculiers et 15 missionnaires. Tout le reste est plus ou moins à l'avenant. A supposer que les commu-

nications fussent aussi faciles qu'en Europe, et que tous les prêtres fussent animés d'un zèle sacerdotal héroïque, des millions de chrétiens resteraient néanmoins dépourvus d'instruction religieuse et privés des secours de la foi.

Si douloureuses que soient de pareilles constatations, il en est de plus pénibles encore. Ancienne colonie portugaise, le Brésil est demeuré fidèle aux traditions de Pombal. Le pouvoir civil a fait pis que persécuter le clergé : il a, durant un siècle et demi, cherché à l'asservir. Il y est parvenu assez généralement. Depuis une vingtaine d'années cependant, grâce au contact des missionnaires, grâce aux efforts de l'épiscopat, une réaction s'est dessinée.

Les sociétés secrètes y ont fait aussi d'énormes ravages. Il n'est pas rare de voir les francs-maçons dominer dans les confréries paroissiales, organiser des processions ! Lorsqu'il y a vingt ans, les évêques d'Olinda et de Para s'avisèrent d'interdire aux affiliés des Loges toute part dans l'administration des confréries, ils furent poursuivis et condamnés à cinq ans de travaux forcés, commués, il est vrai, en cinq années de forteresse abrégées par grâce.

De la vieille foi du peuple brésilien n'a survécu, chez la masse, que le goût des cérémonies extérieures du culte, c'est-à-dire une religion tout extérieure, qui n'atteint ni l'esprit ni le cœur.

Depuis un quart de siècle environ, un mouvement de retour s'est manifesté, sous l'action des Ordres religieux venus d'Europe. L'épiscopat a confié aux Lazaristes le soin de former le futur clergé paroissial, premier et indispensable facteur de la restauration religieuse. Les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul ont fondé des hôpitaux et se sont occupées de l'instruction des jeunes filles. Des Franciscaïns, des Capucins et des Dominicains se dévouent de leur mieux à l'évangélisation des sauvages.

L'année dernière, le Souverain Pontife a fait appel aux Bénédictins de Maredsous pour restaurer au Brésil l'Ordre de Saint Benoît. Ils se proposent de relever de leurs ruines onze monastères abandonnés, dans les plus importantes villes de la République. Déjà, la vie monastique a refleurì dans l'abbaye d'Olinda. Quarante religieux y exercent le ministère apostolique.

25 juillet 1899.